SHULAMIT HAREVEN
Je suis une Levantine
traduit de l'hébreu par
Arlette Pierrot

Née en Europe, toute ma vie là-bas

semblait se dérouler dans l'obscurité et l'impatience, comme une erreur, comme un emprisonnement, comme un mariage malheureux - jusqu'au jour où j'ai vu pour la première fois la lumière éclatante qui se répandait sur les pierres du mont, un olivier estival penché, un puits creusé dans la roche - et j'ai su que c'était ça. Que j'étais arrivée à cette ancienneté profonde et concrète, la matrice du monde, en qui, en fait, tout a été et sera créé. Que c'était la vraie lumière, les vraies odeurs, le vrai contact. "Un goût plus antique que la viande, plus antique que le vin, un goût antique comme l'eau froide" - ainsi que l'a écrit du goût des olives un célèbre Levantin d'Irlande, Lawrence Durell.

Le Levantinisme est une qualité qu'on n'acquiert que lentement. Tout, dans l'Orient méditerranéen, n'est pas levantin. Certains pays, dont m'a parlé un véritable Levantin au Caire, se comportent comme nombre de tribus européennes du 16ème et du 17ème siècle, et font honte à la région.

Car on peut être un Levantin d'élite, et on peut aussi être un Levantin qui ne fait pas honneur au métier. Comme dans tous les domaines. Dans ses pires moments, le Levantin est l'un des non-héros d'Eric Ambler, petit contrebandier, escroc, follement intelligent, avec les principes d'un chat des poubelles, espérant toujours que les représentants de la loi lui seront favorables

moyennant un pot-de-vin, ou du moins grâce à une bonne plaisanterie. Dans ses meilleurs moments, le Levantin est le type de l'ambassadeur retraité, riche d'expérience, possédant une patine culturelle sans pareille, qui préférera toujours l'expérience de la vie à la théorie, et qui aura toujours raison. C'est un homme qui évaluera toujours exactement la force et la faiblesse des gens par delà tout ce qu'ils disent. Sous sa forme futile, le Levantin est l'homme du marché qui s'adresse à vous en cinq langues à la fois, haut et mal. Dans ses meilleurs moments, c'est l'homme qui connaît parfaitement cinq langues ainsi que leurs littératures, sa région ayant déjà eu tant de conquérants qui parlaient tant de langues, et tout à coup vous constatez combien, en face de lui, une puissance mondiale qui ne parle qu'une langue d'un rivage à l'autre, peut paraître provinciale. En effet le Levant est l'incarnation de la synthèse et son essence. Le contraire de toute singularité tranchante et criarde. Il est le pluralisme daltonien en ce qui concerne la race, l'origine ethnique, la religion. Le Levant ne va pratiquement nulle part : tous viennent à lui, et le soleil puissant rabote et modèle tout.

Raté, le Levantin est un irrémédiable paresseux, un brouillon incapable qui n'a même pas envie de coordonner trois coups de téléphone et trois personnes en s'engageant pour une heure, un gracieux "tant pis" qui va sur deux pieds. Dans sa beauté, c'est un homme calme, qui sait que la contrainte et la précipitation sont des manquements à la bienséance. On peut entendre le Levant dans les belles voix façonnées, qui ne montent jamais, avec cette hésitation du savoir-vivre, pour n'avoir pas un ton tranchant. Une femme de Kibboutz a raconté que sa première leçon en allant vivre dans le village de l' arabe qu'elle avait épousé, avait été d'apprendre à baisser la voix. Auparavant, elle n'avait jamais pris conscience du fait que la plupart du temps elle criait.

Bien sûr, dans ses pires moments, le Levantin est un homme incohérent, qui ne se réfère à aucun principe, cynique, quoique toujours avec humour. Dans ses meilleurs moments, c'est un homme qui ne croit pas aux "ismes", aux hiérarchies, aux appareils, aux associations, et son rapport à toute déclaration est

d'emblée ironique, bien qu'il soit trop courtois pour le dire. Quand il est plutôt raté, il pardonne facilement et à lui-même et aux autres quantités de transgressions de toute sorte qu'il appelle "faiblesses humaines". Que peut-on vraiment attendre d'un être de chair et de sang. Quand il est supérieur, rien de ce qui est humain ne lui est étranger.

En effet, il s'agit d'une forme entièrement différente de communication. Le levantinisme signifie le troisième œil, le sixième sens. C'est la sensibilité profonde au "comment", la conscience que le "comment" est plus important que le "quoi"; et puisqu'il en est ainsi, tout véritable artiste, quel que soit l'endroit, est un Levantin. Cela signifie une lecture permanente entre les lignes, aussi bien dans les relations humaines que dans les proclamations politiques - art qu'aucun dirigeant d'Israël n'a assimilé jusqu'à ce jour, c'est pourquoi nous sommes tout le temps surpris dans notre région, surpris par la guerre, surpris par la paix.

Le levantinisme est le sentiment tragique de la vie. C'est un humour indulgent. Une lucidité totale. La conscience que l'on ne peut pas toujours être utile ; c'est la conviction fondamentale de l'impuissance humaine. Bien sûr, dans ses pires moments, il se traduit en fatalisme et inaction. Mais dans ses meilleurs moments, c'est aussi la capacité de vivre longtemps dans l'ambiguïté et des significations multiples sans nier la faiblesse. C'est la différence entre la maturité et une simple sophistication tranchante. C'est la plus grande patience. C'est la notion inexprimée que des peuples différents vivent en fait à des âges différents, que l'âge est une culture, et que certains peuples se trouvent encore à l'âge de l'adolescence, et parmi eux, plus d'une fois, Israël. C'est l'expérience amère qui sait que toute chose, toute révolution, toute idéologie a un prix humain et que quelqu'un doit payer, c'est l'œil qui scrute, le diagnostic précis, qui voit le narcisse caché en tout idéologue. C'est la plaisanterie à ses dépens, et c'est le pardon.

Le Levant est aussi cette faculté de savoir qu'il n'existe ni grand art, ni littérature sérieuse sans arrière-plan théologique caché comme une dimension de profondeur. Il s'agit de théologie, non du traité de *Shulhan Arukh* : de théologie, qu'il faut distinguer de la sociologie. Ce n'est pas par hasard qu'ici ont été

créées toutes les religions monothéistes, et les hérésies inhérentes : tous les systèmes sérieux de pilotage de l'homme dans sa vie. L'hellénisme également avec son scepticisme. La science aussi qui n'existe pas sans monothéisme et scepticisme ; l'absolu et la contradiction. Bien sûr, il y a encore au Levant des restes d'idolâtrie, mais ce sont de petits restes domestiques : visites au tombeau d'un juste, magie villageoise (et sa solution). Au fond, ici l'homme discute toujours avec son dieu, sans la médiation de la prêtrise. Ici a été forgée la religion ; là-bas a fleuri le cléricalisme. Là-bas ont été créées les hiérarchies gigantesques, qui engloutissent tout, toutes au-delà de la mesure de l'homme et toutes destinées à effrayer et à stupéfier. Pas ici, mais en Europe, ont été conçus dans le péché des anges clairs aux yeux bleus, et en face d'eux des démons noirs qui rôtissent celui qui a péché au feu de l'enfer. Ici l'ange n'est qu'un messager modeste et prosaïque, et Satan fait partie de la suite, et aucun des prophètes n'a menacé quiconque de la flamme éternelle dans la poix infernale. Cette polarisation paranoïaque s'est forgée, et non fortuitement, en Europe. Ici au Levant, tous les personnages ont toujours été humains, avec leurs caractéristiques humaines, pour le bien et pour le mal. Même les dieux de la Grèce. Le dieu d'Israël aussi, qui est décrit avec un manque total de logique, tantôt comme jaloux et vindicatif, tantôt comme miséricordieux et gracieux - exactement comme les hommes qui l'ont créé à leur image. L'hérésie manichéenne, qui voit toute chose comme appartenant au bien absolu ou au mal absolu, Dieu ou Satan, cette conception qui est la mère de tous les péchés des stéréotypes et du totalitarisme, n'a pas été élaborée au Levant, mais en Perse, et c'est— bien entendu — dans l'Europe pieuse et politique qu'elle s'est largement épanouie.

Puisqu'il y a toujours eu ici un contact direct, laïc et simple avec l'inconnu, une affaire de tous les jours, il n'est pas étonnant que dans notre Saint des Saints, comme dans l'Islam, comme chez les premiers Chrétiens, il n'y ait pas eu de statue. Nous n'avions pas besoin de médiation. Nous marchions pieds nus avec Dieu. Quand les grands sanctuaires effrayants de l'Orient méditerranéen antique étaient depuis longtemps déjà devenus des ruines, entrés profondément dans la connaissance des

hommes comme ruines qu'on ne peut relever, comme un rappel permanent avec lequel on vit de la précarité de l'arrogance — alors on commençait seulement en Europe à construire les grandes cathédrales, à organiser là-bas le grand système du culte des idoles qu'on appelle parfois les saints. Là-bas et non ici, sur chaque place publique on a érigé sur un piédestal une statue de bronze, réplique agrandie et restaurée de quelque conquérant monté sur un étalon et brandissant son épée contre un ennemi invisible, sa seule expiation étant les moineaux et les pigeons domestiques qui expriment directement leur opinion sur elle.

Au Levant fut créé l'humanisme, très lentement au cours de nombreuses années, toutefois personne ne l'appelait ainsi. Le Levant est tout ce qui a été enseigné et produit sur les ruines de la présomption, individuelle et biblique. On a construit la tour de Babel ici, il y a de très nombreuses années, et on en a tiré la leçon. Désormais, on construit des maisons qui s'intègrent dans le paysage, qui vivent en paix avec lui ; là-bas on a fabriqué des cubes indifférents et l'agressivité des gratte-ciel. Il n'y a jamais eu ici cette grossièreté à l'eau de rose, cet axe éternel du mouvement entre le sentimentalisme institutionnalisé et la brutalité institutionnalisée, qui est bien l'axe central du mouvement de l'Europe. Père Noël et Auschwitz. *Gemütlichkeit* et racisme. Opérette viennoise et *Siegeil Perruque*, menuet, et la nuit des longs couteaux. Kalinoushka et goulag.

Cette nourriture... Contrairement à ce qu'il semble à quelques bonnes maîtresses de maison de Tel-Aviv, la nourriture régionale n'est pas un "plat oriental" comme celui-ci ou un autre. C'est une conception du monde. Ce sont des légumes de saison, une tomate qui a mûri au grand soleil, de l'huile provenant du pressoir. Assaisonnés de leur propre saveur avec du thym cueilli le matin sur la montagne. C'est le raisin de la fin de l'été, qu'on a attendu toute l'année - et c'est la figue qui s'est imprégnée de toute la lumière. C'est le poisson pêché dans le golfe, qu'on mange sans aucune "raison" et sans hâte, et on termine le repas par une boisson faite avec de l'anis qui pousse non loin. C'est la nourriture de l'âme, c'est la base. Sur cette base, on peut aussi jouir d'un plaisir redoublé en mangeant de la nourriture occidentale bien préparée, mais pas inversement. Un

Levantin de France, Marcel Boulestin, a dit que la paix et la bénédiction commencent au lieu géographique où l'on met de l'ail dans la cuisine. Mais Golda raconte dans ses souvenirs que lors de son arrivée à Merhavia les membres du kibboutz mangeaient ce qui lui avait paru "une nourriture épouvantable": des légumes même pas cuisinés, dans une huile verte terrible, des olives piquantes, mauvaises pour la santé, comme on sait. Ce fut elle qui domina la question, la main haute, et du jour où elle entra dans la cuisine, "elle força les camarades" (comme elle l'écrit !) à renoncer à leur habitude autochtone aberrante, et à manger à la place une bouillie. Ils se révoltèrent un peu, mais ils s'habituèrent. Il n'est pas surprenant qu'ensuite Golda ait dit qu'il n'y avait pas de Palestiniens (dans le monde de ses idées, il n'y en a pas), et que les poules auraient des dents si Sadate venait vraiment à Jérusalem. La nourriture est une conception du monde. C'est le lien véritable de l'homme avec son environnement : il jouit de son abondance - ou force cette abondance.

Comment se fait-il, en vérité, que tant de Juifs soient allés en exil en Europe comme des Levantins cultivés et y soient restés si longtemps levantins - puis qu'ils soient rentrés ensuite au pays comme des occidentaux autistes et dépourvus de curiosité.

Je suis une Levantine, parce que cela m'ennuie de vivre dans la claustrophobie du présent seulement, et je bâille dans l'air rare de la version européenne de l'existentialisme. Je suis une Levantine, parce que je ne suis pas du tout gênée par la lessive multicolore qui vole au vent sur les balustrades des maisons, et j'aime les lieux d'habitation dont la grandeur est à la mesure humaine et ne prétend pas m'abasourdir, et je ne suis pas totalement liée à l'horloge, et j'aime parler avec des gens différents de moi sans être assujettie à une "raison" et sans me demander "qu'en sortira-t-il?", et je ne sauterai pas par-dessus aucune visite au Caire, parce qu'on ne réussit pas là-bas à venir à bout de la saleté dans la rue (la dernière fois que vous avez aimé une femme, mon ami qui poussez les hauts cris, c'est parce qu'elle se douchait deux fois par jour?...). Mais ce qui me gêne beaucoup, beaucoup, c'est qu'un homme tombe dans la rue, et que personne ne s'approche de lui pendant des heures, dans la grande ville occidentale, propre, pressée, construite de grandes perpen-

diculaires et d'un grand égoïsme. Parce que, à la racine de mon âme, il y a la pierre, dôme et arc, et pas précisément le bloc, la brique et le rectangle. Comment chantait-on ici autrefois ? "On va te couvrir de béton et de ciment !"... En vérité, une aspiration bizarre : un sionisme dessiné dès l'origine comme une conquête inesthétique. Je suis une Levantine, parce que je préfère l'été à l'hiver, et le bonheur des palmiers à la pénombre des futaies et des sapins : et si je dois précisément choisir entre deux déviations, je pense que la méthode du pot-de-vin est, hélas, plus égalitaire que la méthode des protections. Je suis une Levantine, parce que je pense que les assassinats petits et grands, commis au nom de l'idéologie, ne sont pas mieux que ceux commis sans idéologie, et je pense que le socialisme qui s'écarte d'un humanisme de base, n'est qu'un "isme" de plus.

Je suis une Levantine, parce que je suis une linguiste enragée et j'absorbe les langues du Levant, rocailleuses, avec la présence d'une grande lumière, de façon beaucoup plus naturelle que les langues occidentales, dont la consonance est plus d'une fois beaucoup trop douce pour mes oreilles spongieuses et assourdies. Je suis une Levantine, parce que j'écris des livres levantins. Parce que, en arrivant en Égypte, je comprends tout à coup beaucoup de notions de la Bible et de la langue qui m'étaient obscures jusqu'à ce jour, et c'est un bonheur. La paix avec nos voisins est nécessaire comme l'air pour tous les linguistes enragés comme moi, pour ramener la langue à ses racines sémitiques, c'est -à-dire pour empêcher son anéantissement. Chez nous, plus la laïcisation augmente, plus le niveau de l'hébreu baisse de façon extraordinaire, il devient plat, sans profondeur culturelle, une langue hors de tout contexte. Chez nous, puisqu'on s'expose à l'occident, au lieu du Levant, on écrit un livre américain en hébreu, ou un livre russe en hébreu, ou un article français en hébreu ; chez nous, on se résigne à ce que paraissent dans le journal des articles qui contiennent chacun un boisseau d'ignorance linguistique et culturelle ; chez nous, la classe intellectuelle, qui, dans tout pays organisé, est celle qui exprime la culture de la langue, préfère penser en anglais, et son anglais n'est même pas bon, mais sociologique. Puisque les limites de la langue d'un homme sont celles de son monde, sous

peu on ne saura plus clairement de quel monde on parle en général, et si cela vaut la peine de le perpétuer.

Il est douteux que les Arabes, citoyens de l'Etat, soient ceux qui pourraient nous aider à affronter cela, parce qu'ils apprennent maintenant l'hébreu (très souvent leur hébreu est bien meilleur que le nôtre), et qu'ils s'occidentalisent. J'ai entendu une conversation entre deux Arabes dans un poste d'essence : "Ajja Mordechai el-caissier? djab-lak el essence?... "

Nous avons besoin d'un contact direct avec le vaste monde arabe pour arriver finalement à une confrontation linguistique véritable avec nous-mêmes, bien au-delà des seuls mots. Autrement le bon hébreu, culturel, restera pour une part la propriété de quelques rabbins, élèves des écoles talmudiques et de quelques fous, et pour la grande part il deviendra un patois local basique, simpliste, dépourvu d'associations, dont il sera impossible de se servir beaucoup en-dehors des communications et de la technologie.

Je suis une Levantine, parce que je vois dans la guerre un échec complet de la raison humaine, l'ultime et la pire des solutions. Puisque je suis une Levantine, tous les fondamentalistes de tous bords, de Khomeiny à Kahana, en voudront toujours à ma vie ainsi qu'à celle de tous les Levantins comme moi, ici et dans les pays voisins.

Un Levantin qui a eu le prix Nobel, Georges Seferis, un Grec qui a longtemps vécu en Egypte, a écrit :

... et dans ce qui est arrivé ensuite, il y a eu cette
paix même, que tu vois ici,
il y a eu là cette paix, parce qu'il ne
nous restait pas d'âme pour y penser,
excepté la force de graver ces signes dans les pierres,
qui touchent maintenant plus profondément,
par-dessous le souvenir.

C'est ce qu'écrivait Seferis, Levantin de toute son âme, et cette force qui grave des signes dans les pierres est pour moi le Levant tout entier, et pour lui, tout devient valable.

5 Avril 1985